

Leon Wirth

*Viviane Hamy*

Les textes de **Léon Werth**  
seront lus par les comédiens  
de la **Compagnie Frasil**

**Susana Lastreto**  
**Serge Djenn**

## LECTURE

**Léon Werth** et les éditions **Viviane Hamy**  
**Médiathèque Municipale.** Romorantin-Lanthenay

**Vendredi 24 mars 1995 à 20 h 30**

en présence de **Viviane Hamy**  
**Claude Werth**  
**Christophe Kantcheff**

## Les Editions Viviane Hamy

### Viviane Hamy

Née le 6 août 1953 à Alexandrie (Egypte). Arrivée en France en 1956.

Vit à Paris depuis 1970.

Maîtrise Droit des Affaires.

Licence Lettres Modernes.

En Septembre 1978 entre aux éditions de la Différence en tant que représentante en librairie.

### Les éditions Viviane Hamy

Janvier 1990 :

Parution des trois premiers titres : le recueil d'histoires d'Armande Gobry-Valle, *Terre tranquille*, *Fille des pierres* de Cécile de Tormay (hongrois), *Mémoires du Capitan Alonso de Contreras* (espagnol). La maquette est la même pour tous les livres, seule varie la couleur en fonction de la langue : rouge pour le français, bleu pour le hongrois, jaune pour l'espagnol, gris pour les nordiques, etc.

Mars 91 :

Michel Calonne obtient le **Prix Giono** pour son roman *Les Enfances*.

Avril 91 :

Armande Gobry-Valle obtient le **Goncourt du Premier roman** pour *Iblis ou la défroque du serpent*.

Novembre 92 :

Parution du journal de Léon Werth, *Déposition, Journal 1940-1944*, avec un préambule de Lucien Febvre et une préface et des notes de Jean-Pierre Azéma, en même temps que *33 jours*, un récit inédit sur l'exode.

Avril 94 :

Création de la collection Chemins Nocturnes, la collection policière, avec la parution simultanée de *Meurtre chez Tante Léonie* d'Estelle Monbrun et de *Un été pourri* de Maud Tabachnik. Depuis ont paru *Ceux qui vont mourir te saluent* de Fred Vargas et *Malaver s'en mêle* de Jean-Pierre Maurel.

Septembre 94 :

Parution de la première traduction d'un livre des éditions Viviane Hamy, il s'agit de la traduction allemande chez Klett-Cotta du roman de Léon Werth, *La maison blanche*.

Octobre 94 :

Brigitte Le Treut obtient le **Prix François Mauriac** pour son roman *Lumière du soir*.

Janvier 95 :

Parution du 58<sup>e</sup> titre des éditions Viviane Hamy, cinquième livre et troisième roman d'Armande Gobry-Valle : *Le Puits d'exil*.

Outre la littérature française, les littératures hongroise et allemande sont les plus représentées aux éditions Viviane Hamy, ainsi que les littératures nordiques (suédois, finnois, estonien).

De janvier 1990 à janvier 1992 les éditions Viviane Hamy ont été diffusées par Diff-Edit. Depuis, elles le sont par Le Seuil. Le rythme de parution est de 11 à 12 titres par an.

Pour célébrer les cinq ans de sa maison, Viviane Hamy publie le 18 janvier 1995 *Le Puits d'exil*, le troisième roman de son auteur-fétiche, Armande Gobry-Valle. Prix Goncourt du premier roman en 1991 pour *Iblis ou la défroque du serpent*, la romancière a aussi été le tout premier écrivain français publié par l'éditeur à sa création en janvier 1990.

Avec cinquante-sept textes littéraires publiés - un premier catalogue général paraît fin janvier -, une diffusion et une distribution assurées par Le Seuil depuis trois ans après deux années passées dans le catalogue Diff Edit, les éditions Viviane Hamy ont acquis suffisamment de maturité pour analyser aujourd'hui leur activité. En cinq ans, la maison s'est certes fait un nom auprès des libraires, de la presse et du public - Viviane Hamy a constitué un fichier de deux mille lecteurs à qui elle envoie ses bulletins de nouveautés bimestriels -, et les signes de reconnaissance professionnelle sont apparus sous la forme de ventes de droits en poche, en clubs, à l'étranger, et de contacts pour des adaptations télévisées.

...Viviane Hamy avoue ne pas connaître la « recette » qui fait le succès d'une maison : « J'ai l'impression d'en savoir moins qu'au début ! Ce métier est tellement précaire, le marché tellement fluctuant et le nombre de paramètres qui entrent en jeu pour qu'un livre littéraire marche est si peu concret... Je suis une funambule en permanence. »...

Anne Favier.

Livres Hebdo. 6.1.95

Les Editions Viviane Hamy alignent aujourd'hui cinquante-deux titres, soit environ une douzaine par an, tirés -sauf exception- à 3000 exemplaires, le seuil de rentabilité. Leur « look » original, soigneusement étudié, s'est imposé, avec la photo centrale, le graphisme et le jeu des couleurs : rouge pour les auteurs français, jaune pour les Espagnols, vert pour l'Allemagne. Les auteurs hongrois et du domaine slave, dont Viviane Hamy a fait son cheval de bataille, paradent sous casaque bleue, et les « polars », bien évidemment, sont vêtus de noir. La décision finale est celle de l'éditrice et de son assistante : « J'ai pris la voie la plus difficile. Tous les auteurs que nous avons publiés sont des gens dont le manuscrit nous est arrivé par la poste. Moins il y a de recommandations, mieux cela vaut à mes yeux. C'est vraiment quand on découvre un jeune auteur, qu'on publie un premier roman, que le métier d'éditeur se fait dans toute sa dimension. »...

Pierre Tranoy

Sud Ouest. 17.7.94

## Léon Werth

Né à Remiremont le 17 février 1878.

Mort à Paris le 13 décembre 1955.

Ouvrages disponibles à la Médiathèque tous édités  
chez Viviane Hamy :

- . Caserne 1900 .- 1993.
- . Clavel soldat .- 1993.
- . Déposition : journal 1940-1944 .-1992.
- . La Maison blanche .- 1990.
- . Saint-Exupéry tel que je l'ai connu .- 1994.
- . 33 jours .- 1992.
- . Voyages avec ma pipe .- 1991.

Pendant plus de quarante ans, Léon Werth n'a été qu'un nom. Un nom posé sur la page de garde du *Petit Prince*, que Saint-Exupéry, son ami, lui avait magnifiquement dédié. Tout le reste, l'homme, les dates, l'oeuvre, était oublié. Sans doute, Léon Werth (1878-1955) était-il un « bonhomme impossible », comme le notait Valéry Larbaud. Sans doute, sa plume rageuse et décapante de journaliste et de critique d'art décourageait-elle, parfois, jusqu'à ses amis. Il n'y pouvait rien. Ne supportant ni la sottise ni le mensonge, il contrôlait mal ses emportements...

Si on y ajoute un antimilitarisme et un anticolonialisme délibérés, affichés entre les deux guerres mondiales ou juste après, on comprend pourquoi Léon Werth fut aussi longtemps jugé peu fréquentable, et son oeuvre introuvable. C'est-à-dire dix-sept ou dix-huit romans et récits que Viviane Hamy est allée dénicher à la Bibliothèque nationale ou dans la famille de l'auteur et qu'elle a entrepris d'éditer il y a trois ans. Et c'est un enchantement. Après *La maison blanche* et *Voyages avec ma pipe* (1990), après *Déposition*, son journal des années 1940-1944, et *33 jours*, son récit d'exode, édités l'an passé, voici un court récit, *Caserne 1900*, et un roman éblouissant sur la vie dans les tranchées, *Clavel soldat*.

A. Meury

La Vie. 2.12.93

Léon Werth semblait être sur la planète afin d'éprouver cette « pitié » qui « naît seulement de notre force de comprendre et d'imaginer », mais il rendait tout magique avec son humour et sa façon très singulière d'observer et de s'émouvoir. Il ferait divers « petits métiers ». Il serait antimilitariste et anticolonialiste. Et il n'attendrait pas une éternité pour dénoncer le stalinisme. Mais sa principale occupation, c'était d'aimer l'existence et d'écrire. Il s'efforçait d'être tous les jours « un flâneur du dimanche ».

Il eut des amitiés littéraires. Il provoqua l'intérêt d'Octave Mirbeau, l'étonnement de Valéry Larbaud et l'affection de Saint-Exupéry. Ce dernier dédia le *Petit Prince* à Léon Werth et lui adressa, de New-York, en 1943, la *Lettre à un otage*. L'admirateur des institutrices en exil se cachait alors dans le Jura. Il était lui-même exilé dans son propre pays.

F. Bott.

Le Monde. 7.6.91

Léon Werth ? Un journaliste, né dans les Vosges en 1878 d'une famille de petits-bourgeois juifs, condisciple, à Lyon, du célèbre historien Lucien Febvre, resté son ami toute sa vie, « monté » à Paris où il publie un premier livre né 1913, « La Maison blanche », salué par Octave Mirbeau. Un écrivain, célèbre pour sa liberté d'esprit, son anticolonialisme, sa lucidité, et son antimilitarisme, accru d'avoir passé la Grande Guerre dans les tranchées. Un homme de gauche, mais tôt antistalinien, un ami de Larbaud et... de Saint-Exupéry qui lui dédia, vous ne l'aviez sans doute pas remarqué, son « Petit Prince ».

Léon Werth, mort en 1955, était oublié quand l'éditrice Viviane Hamy commença de le rééditer, avec d'abord, précisément, « La maison blanche », puis « Voyages avec ma pipe ». La publication conjointe, ici, d'un gros ouvrage, son « Journal » tenu sous l'Occupation, de 1940 à 1944, publié en 1947 mais qui n'avait alors eu que peu de retentissement, et de « 33 jours », un inédit miraculeusement retrouvé (il avait été confié à Saint-Ex, qui l'a emporté aux Etats-Unis ou l'éditeur Brentano's, qui s'était engagé à le publier, l'oublia dans un tiroir), hallucinant et cocasse récit de l'exode de juin 40, le fait heureusement découvrir.

Annie Coppermann.

Les Echos. 5.1.93

Une seule ligne a suffit pour assurer la réputation littéraire de Léon Werth. Et encore, elle n'est pas de lui ! C'est la dédicace du *Petit Prince* de Saint-Exupéry : « A Léon Werth quand il était petit garçon. » C'est toute la trace qu'il a laissée dans l'histoire de la littérature de la première moitié du siècle. Après sa mort en 1955, on a oublié que ses écrits sur la peinture ont été considérés comme un modèle du genre, que Léon Werth fut l'un des grands journalistes de l'entre-deux-guerres, chroniqueur judiciaire, critique, reporter, qu'il fut romancier, polémiste...

Lorsqu'il publie, en 1913, son premier livre, *La maison blanche* (réédité en 1990 chez Viviane Hamy), Octave Mirbeau écrit dans sa préface : « Son oeuvre, aujourd'hui, se mesure à la puissance de haine et à l'ardeur d'enthousiasme qu'il a su provoquer(...) Avec ses yeux doux et féroces, Léon Werth est un fauve. Il a besoin d'agir, il a du sang et de la race. Pour le tenir en cage, il vous faudrait d'abord l'attirer avec une belle proie, mais il ne flaire pas vos cadavres, il ne saute pas comme une grenouille sur le ruban rouge, ni comme un brochet sur une cuiller d'argent. Il saute par-dessus les pièges parce qu'il a des jarrets de fauve comme il a des yeux et des dents de fauve. » Cette réputation d'esprit libre, Werth ne va jamais la démentir. Chacun de ses livres provoque un scandale. L'antimilitarisme de *Clavel soldat* est évidemment assez mal reçu en 1919. La parution, en 1926, de *Cochinchine*, reportage violemment anticolonialiste, suscite une campagne de presse de la droite. *Gringoire* accuse Léon Werth d'avoir touché dix millions de francs pour écrire ce livre. Son fils Claude se rappelle aujourd'hui, sur la foi des souvenirs de son père -car lui-même avait un an à l'époque-,



que les Renseignements généraux vinrent interroger sa concierge de la rue d'Assas, s'inquiétant de savoir si le fils avait les mêmes opinions politiques que son père. « Mon père a toujours eu raison avec vingt ou quarante ans d'avance », dit Claude Werth. *33 jours*, récit inédit de l'exode en 1940, et surtout *Déposition*, le journal que Léon Werth, réfugié dans un village du Jura, tint de juillet 1940 à août 1944, et qui paraissent aujourd'hui, permettent de s'en convaincre...

... L'amitié entre Saint-Exupéry et Werth, pour surprenante qu'elle paraisse, fut profonde. Quel terrain d'entente pouvaient trouver l'antimilitariste et l'aviateur, son cadet de vingt ans ? Saint-Ex adorait conduire la Bugatti de Werth et Werth ne détestait pas un peu d'acrobatie aérienne. « Je me souviens d'un vol d'Ambérieu à Paris. Tonio pilotait un simoun. Il a volé assez longtemps en rase-mottes et quand, pour passer un bois, il cabrait l'avion, je sentais dans mon corps toutes les puissances de l'accélération. » Saint-Ex passait très souvent chez les Werth, éblouissait le jeune Claude par ses tours de cartes : « Il possédait un mélange d'habileté manuelle et de psychologie surprenant. Jamais il ne révélait ses astuces. » Quand il ne trouvait personne à la maison, il laissait sur une page de cahier un petit mot, un dessin. Dans une valise, soigneusement enveloppées de papier de soie, Claude Werth a conservé ces reliques. Des petits bonshommes posés sur des nuages, avec ou sans ailes dans le dos, des lettres, et, bien sûr des livres dédicacés, *Terre des hommes*, « à cause d'une dette spirituelle, parce que, bien avant de le connaître, je le lisais », et *Le Petit Prince* : « Je demande pardon aux enfants

d'avoir dédié ce livre à une grande personne. J'ai une excuse sérieuse : cette grande personne est le meilleur ami que j'aie au monde. J'ai une autre excuse : cette grande personne peut tout comprendre, même les livres pour enfants. J'ai une troisième excuse : cette grande personne habite la France où elle a faim et froid. Elle a bien besoin d'être consolée. Si toutes ces excuses ne suffisent pas, je veux bien dédier ce livre à l'enfant qu'a été autrefois cette grande personne. Toutes les grandes personnes ont d'abord été des enfants. (Mais peu d'entre elles s'en souviennent.) Je corrige donc ma dédicace : A Léon Werth quand il était petit garçon. » Sur le plan littéraire, on comprend encore moins ce qui pouvait réunir Saint-Ex et Werth. Celui-ci s'en est brièvement expliqué : « S'il est là, nous avons l'air d'argumenter. c'est une illusion (...) Je n'ai pas avec Saint-ex l'esprit de discussion. Je suis vaincu. Je lui dois trop : il m'a rendu ma jeunesse, j'avais égaré ma jeunesse, il m'a fait cadeau d'une autre. »...

Gérard Meudal

Libération. 26.11.92

...Léon Werth sort de l'oubli, il n'est pas prêt d'y retourner. Notre siècle n'a pas trop compté d'hommes d'une telle acuité, d'une telle probité intellectuelles. Et d'une indépendance si résolument farouche et si réjouissante ! Dans les années trente, des amis journalistes lui proposèrent de faire des démarches pour qu'il obtienne la Légion d'honneur. Claude, qui était alors un enfant d'une dizaine d'années, reçut à Chantemerle une lettre de sa mère. « Elle me disait : « Ton père vient de refuser la Légion d'honneur parce qu'il craint que le ruban rouge n'effraie les taureaux de Saint-Amour, et pour d'autres raisons que tu comprendras plus tard... »

Christophe Kantcheff

Politis. Janvier 93

## EXTRAITS

### **La Maison blanche**

Je n'ai pas une très bonne impression de la façade de la maison de santé. C'est un grand corps de bâtiment en briques jaunes, flanqué de deux ailes avançantes et séparé de la rue par un petit mur et une grille en fer. On dirait une faculté ou un musée de province. Je monte le perron sans enthousiasme. Mais Saunière n'a pas ouvert la porte que je suis conquis. Je me sens mal à mon aise dans la chambre la mieux chauffée, si elle reçoit la lumière du nord, sans tendresse et sans intelligence, qui montre les objets comme cristallisés à travers un bloc de glace et tristes comme dans une vitrine de musée. Ici, les carrelages et les murs blancs des couloirs, éclairés par de larges baies, sont joyeux comme une lessive qui sèche dans un pré au soleil.

La surveillante et l'infirmière sont dans les couloirs du troisième étage et me conduisent à ma chambre. Je les regarde avec attention et plaisir, comme je regarde toutes les femmes, quelles qu'elles soient, où que je les rencontre, dans une rue, dans un salon, dans une gare, dans une maison publique. Ce n'est pas une manie de suiveur ou de plaisantin, et j'ai passé l'âge où l'on rêve les amours de crétin que racontent M. d'Annunzio et quelques autres romanciers, dramaturges ou poètes. Mais je n'ai jamais lutté contre l'instinct qui me pousse, en présence de toute femme, à supposer ma vie jetée dans sa vie. C'est, avant tout amour, un spasme de l'esprit. Je possède des femmes ce que leur apparence me fait connaître d'elles. Cela est fulgurant comme la vision d'un éclair. Je ne peux pas fermer les yeux.

En chemin de fer, une femme emportée dans l'express qui croise mon train, une femme aperçue dans l'ombre d'un wagon, m'entraîne à travers le monde. A l'angle d'une fenêtre, d'autres m'ont fixé aux soirs réguliers d'un village. Une blanchisseuse, dans la buée d'une boutique, une blanchisseuse balançant son torse qui pèse sur l'avant-bras, appuyée au fer, me donne l'espérance d'une étreinte chaude et tendre après les besognes de la journée et la fatigue d'avoir marché dans la rue.

Il ne me faut aucun héroïsme pour regarder la surveillante et l'infirmière. Je suis en danger de mort, c'est entendu... Je ne suis pas mort. Je n'ai que faire des problèmes de la mort, je m'attache de toute ma conscience à ceux de la vie.

Avec une douceur indifférente, elles m'ont conduit dans ma chambre. J'éprouve près d'elles un sentiment de sécurité. Elles ne s'enfuient pas. Elles seront près de moi tous les jours qui suivront. Cette certitude m'apaise. Pour l'instant, je ne distingue nettement que leur costume : blouse blanche, tablier blanc à bavette, chaussures blanches. Sur la tête, une simple toile carrée fixée aux cheveux pend sur la nuque, seyante comme une coiffe.

Leur bras sont nus jusqu'au coude. Je ne sais pas regarder sans émotion le bras d'une femme, cette précision serrée du poignet, cet accroissement de la forme jusqu'à cette magnifique plénitude des courbes musculaires aux approches du coude. Et c'est avec une joie véritable de création, une joie de sculpteur bâtissant un corps, de géomètre combinant dans l'espace, qu'on imagine ensuite les courbes opposées du bras et de l'épaule...

## Caserne 1900

...Court vivait dans un perpétuel état de nausée, nausée de l'exercice et des corvées, nausée de la crasse, nausée de cette pellicule de brillant dont il devait recouvrir sa crasse, nausée de cette propreté faite d'une plaque de ceinturon astiquée et de pieds sales.

Comme il y avait des revues d'astiquage, il y avait des revues de propreté. Alignés dans la chambrée, les hommes exhibaient, au rapide passage d'un major, leur membre viril et un pied, un seul, l'autre restait chaussé, un seul pied par revue, tantôt le droit, tantôt le gauche.

Noiraud, paysan d'Auvergne, arriva en retard au rassemblement. Il n'avait pas eu le temps de faire toilette. Le major allait passer. Alors Noiraud se déchaussa des deux pieds et, trop ému pour faire lui-même un constat objectif, présenta ses pieds au sergent et d'un bel accent auvergnat, lui demanda : « Les miens ont-ils besoin, sergent ?... »

Court ne s'accoutumait pas à l'odeur de la chambre. Sans doute, s'il n'était pas sorti en ville après cinq heures, il n'en sentait pas le remugle. L'odorat devient vite insensible. Mais s'il rentrait à neuf heures, le contraste était insupportable entre l'atmosphère du dehors et celle de la chambre. L'odeur en était terrible, non point piquante et par effluves, mais compacte et dans laquelle on enfonçait comme dans un fond vaseux, odeur de soldat. Car il est une odeur qui n'est que du soldat et que, seul, le soldat semble ne point sentir...

...Court traversait la cour en musardant. Il avait par distraction renoncé à ce précepte premier, qui est, pour un soldat, d'avoir l'air d'aller quelque part, sous peine d'être happé pour une corvée.

Il entendit un « Pstt...Pstt... » L'adjudant maître d'armes l'appelait.

- Allez dans ma chambre... lui dit l'adjudant, vous y cirerez mes souliers...

Court lui répondit :

- Mon adjudant, c'est impossible...

- Pourquoi ?...

- Parce que je ne saurais cirer d'autres souliers que les miens...

- Vous refusez d'obéir ?...

- Je ne refuse pas d'obéir, mais il m'est impossible d'exécuter l'ordre que vous me donnez... Je ne suis pas ordonnance...

- Que faites-vous dans le civil ?...

- Je suis étudiant...

L'adjudant parut embarrassé. Il se demandait soudain si l'ordre qu'il avait donné n'était point contraire au règlement. Et puis il n'y a pas que le règlement... Si l'on ne veut pas d'ennuis, il faut choisir ses têtes.

Il pouvait porter deux jours de consigne à Court. Il pouvait même ajouter à la teneur du motif que Court lui avait répondu avec insolence. Cela n'était pas vrai. Et l'adjudant, brave homme, n'en eut même pas la tentation.

Prestige de l'étudiant. L'adjudant comprit soudain que s'il portait à Court deux jours de consigne, Court n'aurait point le droit de sortir de la caserne pendant deux jours mais que, lui, l'adjudant, serait sans doute sévèrement tancé, pour avoir commandé une corvée, qu'il eût mieux fait de ne pas commander.

Court éprouvait une sorte de pitié pour l'adjudant intimidé. Et il avait la manie de la mise au point.

- Ne croyez pas, dit-il, ne croyez-pas, mon adjudant, que je répugne particulièrement à cirer une paire de souliers. Si mon voisin de lit est en retard pour une revue de détail, je prends une brosse. C'est un service que je lui rends, ce n'est pas un ordre que j'exécute. Mais je ne peux pas par ordre cirer les chaussures d'un supérieur...

## Clavel soldat

...Après l'attaque, pendant des jours, les bombardements allemands sur les villages furent plus intenses. La maison du colonel fut touchée. Personne n'hésite à en accuser les prisonniers. Belle mystique de la guerre... Il semble naturel aux soldats que leurs camarades prisonniers indiquent à l'ennemi l'emplacement des batteries et les postes de commandement. Ils ne rejettent pas cette accusation comme monstrueuse. Peut-être sentent-ils obscurément qu'un soldat ne résiste pas à l'interrogatoire d'un colonel, français ou allemand. Peut-être sentent-ils que la chose militaire, la hiérarchie est la réalité principale de la guerre...

Tous les camarades de Clavel connaissent sa haine, son mépris, son dégoût de la guerre. Mais ils sont tous étonnés quand il leur dit que, s'il était prisonnier, il se ferait fusiller plutôt que de donner à l'ennemi une indication. Ils ne comprennent pas... Ils ne comprennent pas plus cette résistance, qu'ils ne comprendraient la résistance au service militaire. Les moins lâches s'en tirent ainsi : « Je dirais que je ne sais pas. Je donnerais de faux renseignements... »

- Toi, qu'est-ce que tu ferais ?...

Et ils regardent Clavel comme ils regardent un officier qui fait une théorie morale la veille d'une attaque.

- Je me mettrais au garde-à-vous et je dirais à l'officier : « La guerre ne me regarde pas, ce n'est pas mon métier, et elle n'est pas de mon goût, mais je ne suis pas un mouchard... De plus, permettez-moi de vous demander ce que vous penseriez d'un soldat qui donne à l'ennemi des indications de cet ordre ?... Au surplus, je ne sais rien, mais je saurais quelque chose que je ne vous en dirais pas davantage... »

Eux non plus ne savent rien... Ils ne savent pas où sont les batteries. Hors le poste du colonel, ils ne sauraient rien indiquer, mais ils ont tous de la peine à se figurer qu'ils ne savent rien, qu'ils n'ont rien vu, que de la terre et des cadavres...

### 33 jours

... Comme chaque année, nous prenons la route pour Saint-Amour, qui est notre point fixe entre Jura, Bresse et Basse-Bourgogne. Nous partons le 11 juin à neuf heures du matin. Nous pensons, sans nous presser, arriver vers cinq heures de l'après-midi. Etrange départ cependant. Paris est recouvert d'un entonnoir de suie. Je n'ai jamais su ce qu'était cette nuée noire. Fumée des réservoirs d'essence de Rouen ? Moyen de guerre imaginé par nous, par les Allemands ?

Je laisse la guerre derrière moi...

... A Plessis-Chenet, on nous interdit la route de Fontainebleau, on nous dirige vers Pithiviers, Orléans, je ne sais. Mais nous sommes pris dans une interminable caravane. Nous ne sommes plus que l'un des anneaux d'une chaîne, qui s'étire lentement sur la route, à la vitesse de dix, de cinq kilomètres à l'heure... A six heures du soir, au village d'Auverneaux, nous sommes à quarante kilomètres de Paris. Nous trouvons une chambre. De braves gens sont là déjà, qui ont quitté Paris à bicyclette. Devant le poste de radio une femme pleure : le *Radio-Journal de France* n'a rien dit de la Russie...

...Après le croisement de la route de Pithiviers, l'eau du radiateur est de nouveau en ébullition. Le bas-côté de la route a la largeur d'une voiture ; je m'extirpe de la caravane. Je me range à droite. La route longe un bois. La caravane défile. De vieilles autos sont sorties de leurs antres de banlieue ou d'un musée de la carrosserie, ou de ces camps où les romanichels hivernent. Elles s'intercalent entre les 10 C.V. bourgeoises couvertes de valises plates et de matelas. C'est le royaume du matelas. On croirait que la France est le pays du matelas, que le matelas est le bien le plus précieux des Français. En beaucoup de voitures, des vieilles femmes sont allongées, qui ne regardent plus en dehors d'elles-mêmes et des enfants dorment comme s'ils étaient morts. Les camions industriels sont pleins, comme un entre-pont d'émigrants, de bagages et de passagers, tantôt s'étageant sur l'amas des colis, tantôt alignés sous la bâche comme une rangée de spectateurs au théâtre. A travers les vitres, on voit des chiens, des chats, des oiseaux en cage. Devant un radiateur un singe est attaché...

## Déposition : journal 1940-1944

... J'ai été soldat pendant l'autre guerre, mêlé à ces millions d'hommes, qui vivaient entre la vie et la mort, mais qui, ayant passé d'une civilisation encore chaude au cataclysme, méditaient si peu sur la mort et la vie. J'étais enfoncé dans la terre. Si je levais les yeux, je ne voyais que la terre boursouflée par les termitières de ceux d'en face. Je me confondais avec ces millions d'hommes, qui croyaient que l'air aurait le même goût qu'avant : un goût de pantoufle et de civilisation. Mais l'armistice stagnant de 1940, je le vis seul, je le rumine.

Pourquoi donc ai-je un tel souci de mon âme européenne et de mon âme française ? « L'homme est tout... » Pourquoi ne pas me réfugier dans mon homme intérieur ? Si laide que puisse être l'Europe de demain, je n'ai qu'à décider d'y vivre en meublé.

Mais l'homme intérieur n'est pas un atome indivisible, une molécule d'absolu. L'homme intérieur, moins que rien suffit à le corrompre : une grippe, Hitler.

L'homme intérieur, il est agile, mais nu. Il arrive que l'homme nu cherche ses poches, le noeud de sa cravate. Les moines, dans leur monastère, ont peut-être le temps de s'accoutumer à leur homme intérieur. Et encore il n'est pas sûr qu'ils ne lui mettent pas un uniforme. Je fuis dans les sous-bois d'automne, ils me renvoient mon homme intérieur. Parfois, je le trouve maigre. L'aurais-je mal nourri ?...

...Je cherche dans un bois, avec Claude, des trompettes de la mort. Nous y rencontrons Riffault, dont la ferme est à quelque cent mètres. Il m'apprend que deux cultivateurs d'un hameau voisin ont été condamnés à huit ans de travaux forcés pour propos « communistes ». « Il ne faut pas parler trop fort... » me dit-il. Et nous regardons à droite et à gauche, comme si, dans les bois, quelqu'un pouvait nous épier.

Riffault me dit aussi que la gendarmerie a reçu trois lettres, anonymes il va de soi, dont les auteurs l'accusaient de ne point vendre tout son lait au laitier « ramasseur »...

...Le temps, depuis l'armistice, ce n'était pas du vrai temps. C'était du temps d'attente. Nous le classions dans la catégorie du temps qu'on passe dans une gare pour attendre un train, dans la catégorie des nuits de chemin de fer. Temps qu'on annule, temps hors la vie, temps intermédiaire. Mais ce temps a duré, dure encore. Si j'avais su, je ne serais pas resté ici. Je ne serais pas resté immobile, inutile. Je serais allé n'importe où, où l'on a prise, si infinitésimale soit-elle, sur l'événement, où du moins on garde le droit de le juger, de ne pas le subir, comme une bête. Je ne serais pas resté dans cette étable qu'est la campagne. Mais où... En Angleterre, en Amérique ? Où et comment ? Maintenant, il est trop tard. Je suis rivé à l'état contemplatif...

...Les lettres de dénonciation pullulent. Les inspecteurs ont encore fait, hier, à la gare, une belle capture, une femme qui transportait six oeufs. Une moitié de la France moucharde l'autre. Mais le plus étonnant n'est pas qu'une moitié de la France moucharde l'autre, c'est que la partie moucharde ne semble éprouver ni colère, ni dégoût, ni indignation envers la partie mouchardante...

.....

...Le paysage me renvoie ma solitude. Les arbres sont en bois mort, l'herbe est d'un vert noirci. Ton d'un vieux secrétaire, au fond de la boutique de l'antiquaire.

Pour supporter ce temps, il faudrait de grandes promenades, des flambées dans un âtre, des viandes rouges.

Qui a raison ? Le père François, qui veut être libre, ou la concierge, qui me disait à Paris : « Allemande ou Française, je tirerai toujours le cordon... » ?

Nous attendons. Nous nous détériorons à attendre. Nous espérons vaguement en de vieilles ou neuves valeurs spirituelles, en un univers reconquis sur la bestialité (car ce n'est pas de barbarie qu'il s'agit). Mais les événements nous gagnent de lenteur.

Si j'étais né paysan, je n'aurais de cesse qu'embauché au chemin de fer ou manoeuvre à la ville. J'aurais été vers la ville, vers la connaissance, vers la science, vers la vie.

Je suis vide, ne pense à rien, pas même à moi. Je suppose que les bêtes sont souvent ainsi. Les vieillards aussi, peut-être, n'éprouvant plus qu'une obscure joie à se sentir vivre.

L'esprit...Je ne sais aujourd'hui ni ce qu'il est ni où il est. Il doit bien souffler quelque part. au moins pour se réchauffer les doigts...

.....

...J'entends un pas sur le sentier, qui m'est masqué par les arbres. Je tends l'oreille. Mais je reconnais un bruit de sabots, non de bottes. Je suis rassuré. Ainsi je fais de ces subtils calculs qu'on attribue aux sauvages...

.....

...Bruits vagues. Sitôt après le débarquement, tout civil circulant dans les rues de Paris serait immédiatement abattu. La rue serait également interdite aux femmes et aux enfants. Ainsi les Parisiens auraient le choix entre mourir d'une balle de mitrailleuse ou mourir de faim. Avant-hier, la police a fait une rafle devant la gare Montparnasse. Les Allemands, à qui chaque jour apporte une goutte de défaite semblent plus redoutables qu'au temps où ils détenaient la totalité de la victoire.

« Ca ne va pas vite », dit Andrée François, qui a écouté la radio.

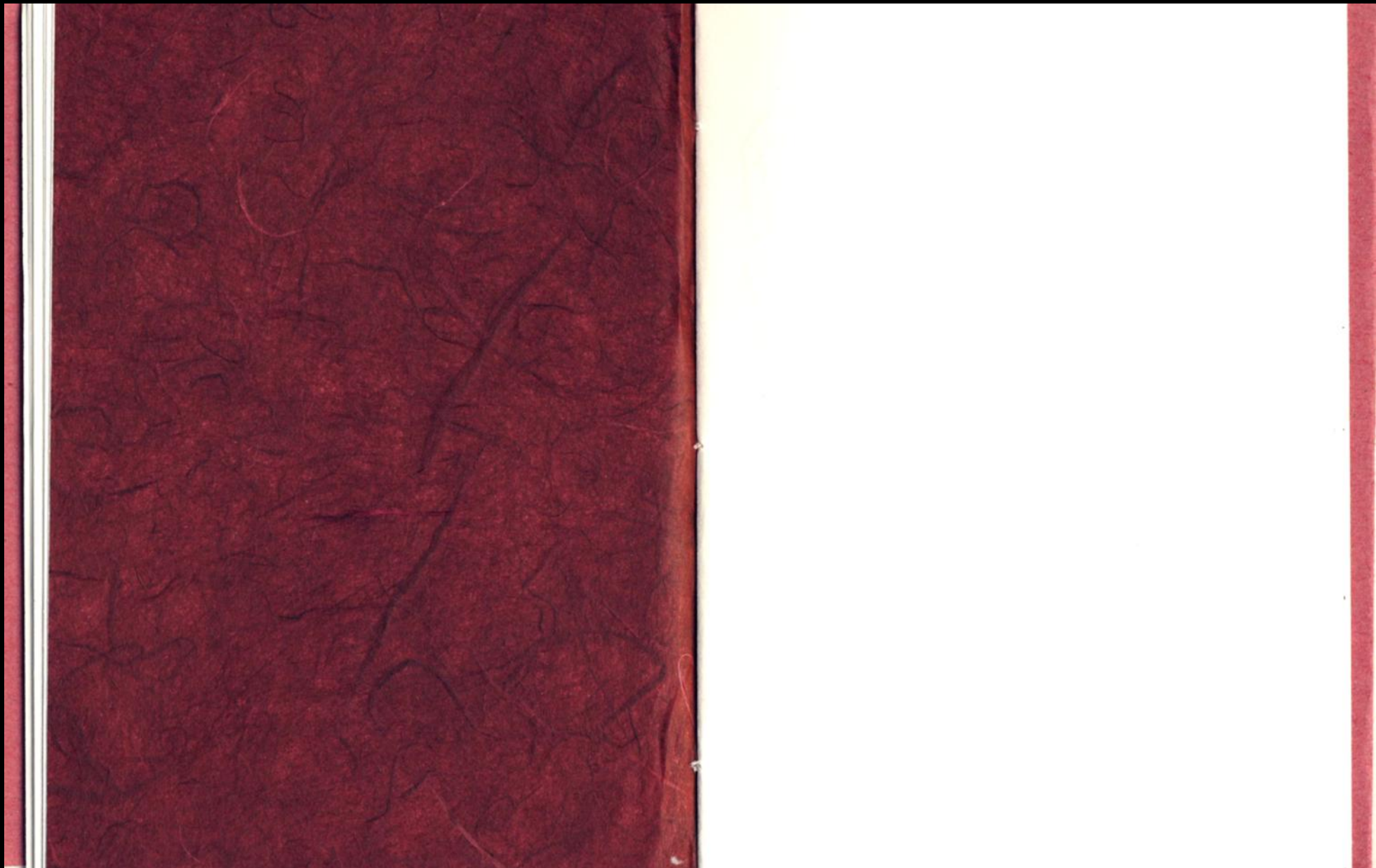
L'atmosphère est lourde, la durée est lourde. Dans vingt ans, tout sera rassemblé en deux pages de manuel scolaire, réduit à des faits calligraphiés, avec pleins et déliés...





**MEDIA THEQUE**

*Romorantla-Lanthenay*



Cité 10 le tramway

C'est un bon tramway et qui ne ressemble  
guère aux tramways de villes du Nord. Il y  
a des rails, parce qu'après tout c'est moins  
fatigant que de rouler sur les pavés. Heu,  
tout cela, il n'a pas le respect du règle-  
ment. Pour lui, le mot : complet n'est pas  
fréquent. Tant qu'il y a des hommes ou des  
femmes à prendre, il les prend. Rien de  
ce qui est humain ou lui est étranger. Et  
ce sont bien, en somme, des hommes et des  
femmes et non pas des voyageurs, non  
pas des cargaisons. Les tout ces autres com-  
pagnons ne tiennent pas leurs voisins  
pour des intrus. ~~Aucun~~ Aucun ne le  
considère comme le propriétaire d'un  
véhicule excepté une seule fois exceptionnel-  
lement pour le transport des fous, le tram-  
way ne ressemble pas au Métro.

C'est le tramway de la Corniche. On voit des  
rochers blancs, des villas dont les jardins sont  
en promontoires, de longs toits roses d'usine  
alignés au pied des collines, des fumées qui  
trouvent au ciel et la Méditerranée.

Les vagues passent dans le sursis de la mer sur  
les baigneurs, et les courants, nagent dans les  
vagues de soleil, y pénètrent et s'y dispersent  
Et parfois un nuage se  
leur fait dans le soleil, comme un distingué  
le glissement des poissons, à travers les onde-  
lentes fautes d'un eau mobile.

Au soir tombant, les maisons pâles et  
deviennent roses. Les dunes roches du jour  
abandonnent leur rigidité et leur éclat et  
s'allongent. Tous les objets semblent d'un  
jouet trop beaux pour des enfants trop  
riches.

Et la plate-forme du tramway, à au-  
tourment de la Corniche, on voyait toute  
le mer au crépuscule. Déjà on était loin  
de Marseille.

Il n'y avait plus sur la plate-forme que

le receveur, le portier et le Huron. 3

Le portier était vêtu comme un seigneur de la  
Borde ou comme un book au théâtre. Mais il per-  
sistait à avoir flamme sur les yeux et distinguait  
de tout d'hommes qui ~~ont vint~~ <sup>ont vint</sup> ~~à~~ <sup>à</sup> complète  
à martingale et ~~de~~ <sup>de</sup> coiffés ~~de~~ <sup>de</sup>  
d'un capote. Le Huron avait des yeux  
candides dans un feu de brucorante. La  
receveuse était elle, un carron jaune, plus  
souple que Kaki, la dessinait. Et le capote  
à vitre lui-même semblait la déguiser  
pour valoir sport.

Elle saute de la plate-forme, pour faire  
l'aiguille. Penchée, elle tirait à elle le roc de  
fer. Le portier et le Huron virent sa mouche.

Et le portier pensa: "Elle ressemble à  
Diane chasseresse... Elle fait penser à un  
monde où le travail serait beau."

Le tramway glisse, s'éloignant davantage de  
la ville. Le portier s'approche de la receveuse, lui  
montre du doigt les îles, les rochers, la courbe  
de la mer et lui dit:

- C'est beau...

La receveuse le regarda courir s'il eût prouvé

à une phrase inattendue et d'un sens très  
nouveau. Elle répondit :

- Je ne trouve pas...

Et la fut un grand étonnement pour la partie  
du Huron.

Elle leur montra une voile blanche à  
l'horizon :

- Si j'étais dans votre bateau, dit-elle, je  
serais troublé. Je sais que la mer est belle.  
Mais à la fois des heures de jour et des heures  
de jour j'ai le roulement du tramway sur  
les jambes...

La partie du Huron, qui était sur la plate-  
forme depuis un quart d'heure à peine, ~~soudain~~  
était gêné déjà par cette trépidation continue  
comme confondu par le glissement du tram-  
way. Le fait sentit vaguement que dix  
heures de tramway quotidiens pouvait dimi-  
nuer le sentiment de l'âme humaine à la  
beauté de la mer.

Et le Huron interrogea :

- Dix heures...? Sans doute, vous vous reti-  
rez après votre fait...?

- Huit ou de l'heure, répondit la m-

Le Huron.

Le Huron ~~seulement~~ poursuivait selon sa lo-  
gique :

- Sans doute cela est abominable. Mais j'ai  
lu dans vos journaux que le pays est celui de la  
civilisation. Il y a de lois contre ceux qui acca-  
rent les deux rivières. ~~en même temps~~ Il  
en est aussi, si supposez, contre ceux qui acca-  
parent les vies humaines. Le directeur de  
votre compagnie sans doute va passer un jugement  
qu'elle est la peine prévue ? La mort ? Les tra-  
vaux forcés à perpétuité ou à temps ?

Le fait le fait qui dit montre au Huron  
qu'il était un riveur.

Mais le Huron continuait sa phrase de Huron :

- Je ne comprends pas rien à vos querelles  
de nations. Il me semble que la partie de  
cette femme, c'est le tramway...?

Le Huron



Des extraits du Petit Prince  
de **Saint-Exupéry** seront  
lus par :

**Mélissa Blevinal**  
**Laëtitia Braquehais**  
**Laëtitia Fresneau**  
**Emilie Girault**  
**Vivien Habert**  
**Floriane Leroy**  
**Céline Quentin**

de l'atelier théâtre de la  
**MJC**  
dirigé par **Nathalie Bauchet**

le 24 mars 95.

Romorantin aux sonorités douces,  
d'où la bibliothèque souffle la vie,  
souffle l'esprit.

Entre les rayons dansent les livres.

Merci à tous d'être ce que  
vous êtes.

Continuez, surtout

Mariane Gamy

En souvenir d'une soirée à Romorantin  
qui m'a paru tant à fait extraordinaire  
dans le vrai sens du terme.

Merci

Claude Weill